

devenue en elle-même un véritable 'lieu de mémoire'. Mais surtout, les héritiers de l'académicien français ont restreint la notion de 'lieux' à son acception géographique et monumentale, sans reprendre la dimension symbolique (le drapeau, la *Marseillaise*) ou idéelle (les Droits de l'Homme, le *Larousse*) que lui avait pourtant donnée Pierre Nora. C'est également le cas du présent ouvrage, commandé par Lannoo, qui interroge avec intelligence les 'lieux de mémoire' du Mouvement flamand, au travers des monuments civils et funéraires.

Dans l'ensemble, il faut souligner la qualité des contributions : bien documentés, solidement contextualisés et finement analysés, les monuments apparaissent comme des sources d'une extraordinaire richesse pour l'histoire culturelle en générale et l'histoire de la mémoire en particulier. Ce livre a incontestablement le mérite d'ouvrir le champ de la recherche sans l'épuiser. Il invite le lecteur à parcourir l'histoire du sentiment national flamand, de ses différentes sédimentations et, parfois, de ses écueils.

La structure du livre est fondamentalement chronologique. Après un beau chapitre, signé par Jan Art, sur l'historiographie des lieux de mémoire et une première analyse des noms de rue (dont les datations posent des problèmes insolubles), les contributions suivantes montrent l'évolution nette de l'identité flamande du 19^e au 20^e siècle.

Au 19^e siècle, les monuments flamands nourrissent l'identité belge tout en valorisant un patrimoine culturel flamand ancien : les gloires nationales viennent

VI. Histoire culturelle / Culturele geschiedenis

FRANK SEBERECHTS (DIR.)

«**Duurzamer dan graniet. Over monumenten en Vlaamse beweging**»

Tielt, Lannoo/Perspectief uitgaven, 2003, 182 p.

L'œuvre monumentale de Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, a suscité des ouvrages en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Wallonie et en Flandre. Certes, aucun n'a la prétention de rivaliser avec l'œuvre initiale,

légitimer le nouvel État indépendant. Tom Verschaffel distingue trois catégories de gloires nationales présentes en Flandre : les savants et les artistes (peintres comme Rubens, Jordaens ou Van Eyck; écrivains comme Stévin, Van Maerlant, etc) sont les plus nombreux, les bons souverains sont également éternisés dans la pierre, ainsi que les combattants de la liberté (Van Artevelde, Breydel, etc). Si au départ l'exaltation de la lutte nationale pour la liberté est au service d'une identité belge, elle va petit à petit se transformer en une lutte au seul profit des libertés flamandes et finalement devenir anti-belge. En fait, la polysémie des monuments permet ces réinvestissements de sens au fil du temps; mais également l'accaparement ou le détournement idéologiques de certaines figures nationales (songeons aux polémiques autour de l'érection du monument aux comtes d'Egmont et Horne à Bruxelles). Or, ces luttes idéologiques se retrouvent au sein même du Mouvement flamand. Ainsi, lors du centenaire de la guerre des Paysans, les catholiques au pouvoir s'emparent de l'événement. Remarquons, toutefois, qu'une analyse plus approfondie des modes de financement, des comités de soutien et des discours d'inauguration permettrait de montrer encore plus solidement combien même le centenaire de la guerre des Paysans reste ancré dans le cadre national belge, et que les élites catholiques et francophones de Flandre ont appuyé la création de monuments à la mémoire des héros et martyrs de 1798.

Quoi qu'il en soit, ce qui frappe en cette période, comme le souligne Verschaffel, c'est l'absence des hommes politiques flamands dans ce panthéon. D'ailleurs

lorsque, durant le dernier tiers du 19^e siècle, le Mouvement flamand se met à honorer ses propres héros, ce sont les chantres de la culture flamande, Henri Conscience en tête, qui sont mis en exergue bien plus que les leaders politiques. Les figures proprement flamandes sont plus récentes que les gloires nationales et ne concernent parfois qu'une partie de la société (catholique ou libérale). Il s'agit essentiellement d'écrivains et de poètes comme Guido Gezelle ou Albrecht Rodenbach, mais on trouve également des figures plus sociales comme l'abbé Adolf Daens. Toutes ces figures sont désormais au service de la cause flamande, même si l'appartenance flamande ne s'oppose pas encore au patriotisme belge. Les discours d'inauguration comme les cantates créées pour l'occasion sont ainsi dédiés à la gloire du Mouvement flamand. En outre, nombre de ces monuments représentent le génie flamand, tandis que le portrait du grand homme se réduit à un simple médaillon.

Il faut attendre la Première Guerre mondiale pour que les mémoires flamande et belge commencent à s'opposer. L'évolution des monuments, analysée par Jeffrey Tyssens, en témoigne largement : alors qu'au 19^e siècle, identités nationale, flamande et locale se renforçaient les unes les autres, au 20^e siècle on assiste à l'effacement (voire à la disparition) de la dimension nationale et au renforcement de la dimension locale pour exprimer l'identité flamande. Mais surtout, l'aile radicale du Mouvement flamand va s'emparer du culte des morts qui triomphe partout au sortir de la guerre et lui donner des formes propres et anti-belges. En effet, dans les cimetières apparaissent des tombes à forte

charge symbolique (notamment l'inscription *AVV-VVK*) qui suggère un culte politique des morts en rupture avec le culte officiel porté par les instances nationales (funérailles nationales des héros civils en 1919 et du Soldat inconnu en 1922). Ces tombes deviennent des sortes de 'contre-mémoires' qui érigent des traîtres (frontistes et activistes) au plan national en martyrs de la cause flamande. Le thème du martyr est particulièrement important au sein de la mystique romantique flaminguante et s'étend à l'ensemble des sacrifices consentis par les Flamands durant la guerre pour une cause qui ne serait pas la leur. La tour de l'Yser (analysée par Frank Seberechts) d'inspiration à la fois chrétienne et flamande – et qui suscitera des conflits virulents entre les flamingants et les patriotes – en deviendra le symbole le plus visible. C'est également durant l'Entre-deux-guerres, soit en 1922, que le *Vlaamse Toeristenbond* (présenté par Marnix Beyen) voit le jour. Cet organisme qui concurrence directement le Touring Club de Belgique participe à la mise en valeur du patrimoine flamand, ainsi qu'à la construction de monuments à des écrivains flamands, comme Peter Benoît, dans une optique nationaliste imprégnée de nostalgie passéiste et anti-moderniste. Bref, la guerre 1914-1918 marque un tournant profond dans l'expression de l'identité flamande, comme dans son combat. La Seconde Guerre mondiale et ses suites n'apporteront pas de réelles nouveautés, mais approfondiront les tendances de l'Entre-deux-guerres. À cet égard, l'analyse que Bruno De Wever fait de la réhabilitation des collaborateurs dans la mémoire du Mouvement flamand est éclairante. L'aile radicale flamande (*Volksunie* ou *VMO*) esquisse même un

lien métaphorique entre les 'martyrs' flamands de 1914-1918 et les anciens combattants du front de l'Est, tandis que d'autres extrémistes proposent de dédier une rue à August Borms ! Mais, jusqu'ici, ces tendances n'ont cessé de susciter la polémique. La tombe de Staf De Clercq réalisée sous l'occupation allemande fut dynamitée. D'autres tombes ont été saccagées après guerre. Incontestablement, la réhabilitation des 'collabos' ne fait toujours pas l'unanimité.

D'ailleurs, on peut se demander si le Mouvement flamand, à force de valoriser des figures de traîtres transformés en martyrs, n'a pas creusé un fossé entre sa mémoire 'officielle' et la mémoire 'vive' de nombreux Flamands qui ne se reconnaissent pas nécessairement dans ces figures...

Laurence van Ypersele